

NE MEURENT QUE CEUX QUE L'ON OUBLIE



À l'initiative de Guy Marchand, avec le soutien de Frédéric Dambreville, une exposition mémorielle des élèves de Morgane Bock, Alexia Stavridis et Ibrahim Fredj (Molenbeek-Saint-Jean) sur la rafle du Pensionnat Gatti de Gamond



«Un coin de jardin», carnet de «cartes détachables» imprimé par les «frères Nels»
© Service du Patrimoine de Woluwe-Saint-Pierre



Le jardin © Fredda Rapoport

Le 12 juin 1943, à l'aube, cinq membres d'un commando issu de la section IVB3 de la Sipo-Sd de Bruxelles¹ plongèrent dans la nuit de l'oubli toutes les victimes arrêtées ce jour-là à l'Institut Gatti de Gamond. Exécuteurs zélés d'une idéologie génocidaire, ils avaient pour mission d'arrêter des enfants juifs cachés dans ce pensionnat laïque et d'effacer ainsi toute trace d'existence juive au 10 de la rue André Fauchille, à Woluwe-Saint-Pierre.

Le témoignage des rares rescapés de la rafle récolté par Frédéric Dambreville, ainsi que son analyse méticuleuse des documents d'époque, ses recherches dans les archives et son travail d'échanges avec les historiens ont permis de mettre en lumière ce drame bruxellois de la « guerre aux enfants », une tragédie européenne.

Pendant plus de dix ans, parce qu'il vivait sur place, l'auteur a enquêté sur cette rafle d'une vingtaine de personnes, afin d'honorer la mémoire des disparus. Aujourd'hui, le livre « Les Disparus de Gatti de Gamond » nous permet non seulement de mesurer l'ampleur de ce crime, mais aussi de suivre la sombre destinée des familles depuis leurs pays d'origine jusqu'en Belgique, où un accueil suspicieux et souvent hostile leur fut réservé; cela ne peut que nous interpeller sur notre attitude aujourd'hui à l'égard des migrants ou des réfugiés. Rien, a priori, n'a évolué.

Ce livre a, non pas « ressuscité », mais « redonné vie » à ces enfants et adultes tombés dans le piège nazi et disparus ainsi dans la nuit mémorielle.

La question de la transmission de la mémoire est essentielle. Qui évoquera, se demande-t-on, après la disparition

des derniers survivants, l'histoire des « Disparus de Gatti de Gamond » ? Pas de mémorial pour cet « Izieu belge ». Le livre de Frédéric Dambreville en restitue l'ampleur.

« Ne meurent que ceux que l'oublie », titre du texte de Bernard Lipstadt, interne au pensionnat et témoin majeur des événements, écrit en 1993 et envoyé à Yad Vashem en vue de la reconnaissance d'Odile Henri en tant que Juste parmi les Nations, témoigne de cette inquiétude.

L'exposition ici-présente, itinérante et pérenne, a pour ambition d'assumer ce rôle aux côtés du livre de Frédéric Dambreville. Faire de cette histoire locale l'Histoire de la violence faite aux Enfants juifs en Belgique durant la Seconde Guerre mondiale.

Des jeunes Molenbeekoïses, élèves de deux écoles primaires, qui, pour certains, ont dû fuir leur pays en guerre, victimes de violence et des difficultés liées à l'exode et à l'accueil des migrants dans le pays de destination, ont contribué à la réalisation de cette exposition.

Trois niveaux de lecture sont proposés aux visiteurs : une version conçue par les enfants pour les enfants, une autre destinée aux adultes, simplifiée et réalisée exclusivement d'extraits des Disparus de Gatti de Gamond, et une dernière richement documentée et accessible par QR code.

Une iconographie riche et variée complète l'information.

¹ Regroupement de la Sicherheitspolizei (Sipo : Police de sûreté, de sécurité allemande) ; et du Sicherheitsdienst (Service de Sécurité de la SS)

² Directrice du Pensionnat Gatti de Gamond de 1925 à 1943

2 Le bâtiment

¹Construit en 1907, ce bâtiment a-t-il été conçu dès l'origine pour une fonction d'établissement scolaire, ou n'a-t-il été adapté qu'après coup pour cet usage disons profane, des modifications ultérieures ayant dû être apportées à un hôtel de maître d'aspect clairement aristocratique ?

Le premier propriétaire ayant été un industriel, il semble que la deuxième hypothèse soit la bonne, d'autant qu'il fut vraisemblablement le commanditaire du bâtiment si l'on se réfère aux registres d'urbanisme de la commune. Selon les renseignements donnés par l'Almanach du Commerce et de l'Industrie, ce n'est qu'en 1910 que l'on trouve la première allusion à un établissement scolaire, les propriétaires étant alors devenus deux femmes, « Mesdemoiselles Roberts et Naert » [...]

En 1913, l'établissement devient la propriété de « Mademoiselle de Froidmont, institutrice » [...] Et c'est seulement à la fin des années 20, en 1929 apparemment, que le pensionnat sera localisé à son adresse définitive, 10 rue André Fauchille, ne s'appelant plus simplement « pensionnat pour demoiselles² » mais « pensionnat Gatti de Gamond », sa propriétaire étant désormais « Madame Ovar³ ».

Grâce à quelques cartes postales présentant des vues de l'ancien établissement sous tous ses aspects provenant d'un carnet⁴ de [...] cartes vues détachables » édité par l'imprimeur Nels [...], nous pouvons nous faire une petite idée de l'agencement des pièces de

l'immeuble. [...] Et c'est là qu'au deuxième étage, debout derrière un comptoir meublant un couloir sans fin qui dessert des bureaux fermés, une dame d'un certain âge me tendit d'un air rogue quelques images au dos desquelles elle nota au crayon noir devant moi le copyright du Service du Patrimoine.⁵

Quelques légendes succinctes accompagnaient le nom du lieu signalé pour ma gouverne au dos de chaque reproduction, d'une écriture soignée et penchée, avec son adresse (« pensionnat Gatti de Gamond, 10 rue André Fauchille, 1150 Bruxelles ») et ces légendes disaient : « Salle-à-manger » ... « Hall » ... « Un coin de jardin » ... sans donner aucune date.



¹ Frédéric Dambreville, op. cit., p. 27

² Une carte postale signée de la main de Mademoiselle de Froidmont et datée de 1914 tend à prouver que le bâtiment portait déjà le nom de Pensionnat Gatti de Gamond.

³ Odile Ovart aurait acheté le pensionnat en 1925, écrit Viviane Teitelbaum. On y accueillait environ 80 élèves, « des classes fonctionnant également pour des petits élèves externes ». Mais de nouvelles recherches effectuées par Frédéric Dambreville nous apprennent que Madame Ovart louait l'immeuble et n'avait en quelque sorte qu'acheté le « fonds de commerce ».

⁴ Frédéric Dambreville, op. cit., p. 26

⁵ Frédéric Dambreville, op. cit., p. 135

Textes
Frédéric Dambreville
& Guy Marchand

Coordination
Guy Marchand

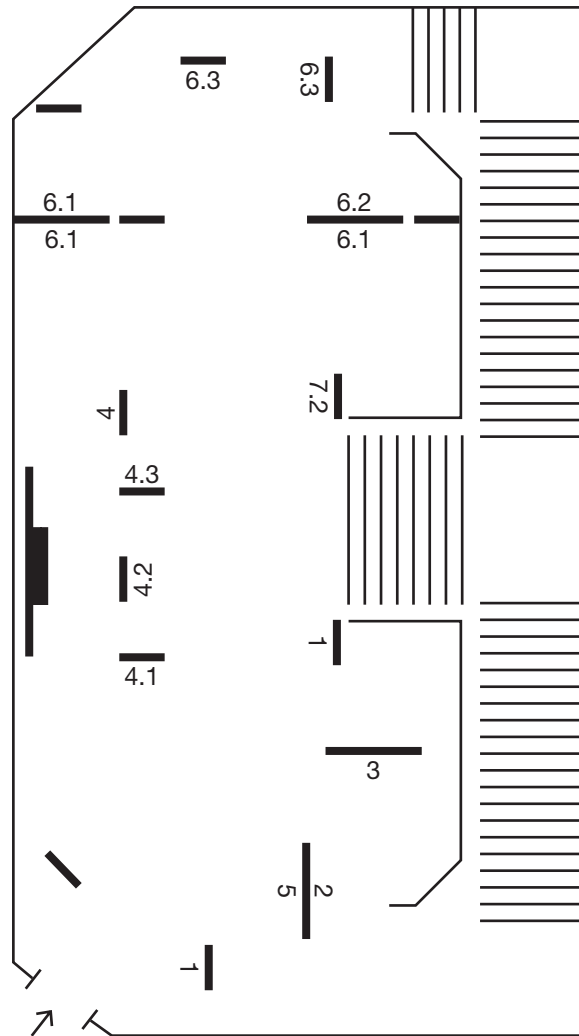
Photographie
Joséphine Fabre
& Geoffrey Bourgeois

Conception et graphisme
Geoffrey Bourgeois
& Guy Marchand

Toute reproduction ou citation partielle ou intégrale est soumise à l'autorisation de l'auteur © Frédéric Dambreville, 2022.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de l'Administration communale de Molenbeek-Saint-Jean, du Centre Communautaire Laïc Juif David Susskind, de l'Administration communale de Woluwe-Saint-Pierre, de l'ASBL Ami, entends-tu?, de l'ASBL L'Enfant caché, de Kazerne Dossin, de l'ASBL Famille d'Accueil Odile Henri (FAOH), de l'ASBL Association pour la Mémoire de la Shoah (AMS), de Maison CFC-Editions, des Archives générales du Royaume (AGR), du Service des Victimes de la Guerre (Bruxelles) et de la BibZep1080

Plan de l'exposition



3 Le Quotidien

Le quotidien à travers les carnets de Mireille et des souvenirs des survivants

¹ Mireille [Nathalie Rapoport] a conservé deux carnets remplis à cette époque par ses camarades, où les enfants, tour à tour, ont laissé une trace de leur passage.

L'un qui lui était exclusivement adressé, l'autre rempli par tous ses amis, ce qui nous donne une image du pensionnat à un moment précis, une image de groupe à la fois parlante et secrète (comme celle que je viens de décrire, qui parle autant qu'elle dissimule). Tous ont signé sur la dernière page où l'on retrouve, plus ou moins déguisés, les acteurs jusque-là supposés d'un drame qui s'est, pour ainsi dire, écrit ou joué sans eux, c'est-à-dire sans qu'ils fussent expressément nommés sinon dans les documents ayant servi à les détruire...

² Mireille fit probablement remplir [ces carnets] par ses camarades quand elle passa du statut d'interne à celui d'externe. Comme si, en ne logeant plus à temps complet au pensionnat, elle les quittait pour toujours. Chacun y a noté son petit texte de circonstance, qui témoigne de son passage et de son amitié pour celle qui ne les oubliera pas.

³ Les carnets témoignent pour eux, et en disent plus sur leur vie dans ce lieu qu'ils ont tous adopté et qu'ils appellent par son nom, à chaque page, « Gatti de Gamond », le « d » se transformant parfois en « t ».

⁴ Aucun des deux carnets n'a plus d'importance que l'autre, ce sont des

témoignages uniques, irremplaçables, de l'époque qu'ils ont vécue, et qu'ils décrivent en peu de mots, car ils étaient des enfants.

Un mois, deux mois, trois mois à peine après leurs messages, les enfants qui ont écrit ces témoignages d'amitié ont disparu. C'est pourquoi ils sont précieux. Ils savaient très bien dans quelle situation ils étaient. Ils parlent de la guerre et du courage, de l'espérance, de la liberté, de l'amitié, de la mémoire, et surtout des bons moments passés ensemble au pensionnat. Ce que Mireille retient surtout et qui reviendra souvent dans ses mots. Elle s'amuse. Elle a presque honte de le dire, semble s'excuser de ce paradoxe car ce qu'on lit dans ces pages reflète ce mélange de jeu et de sérieux qui les anime alors qu'ils sont, non pas en guerre (car ils ne font la guerre à personne) mais pourchassés, traqués pour être éliminés.

¹Frédéric Dambreville, Les Disparus de Gatti de Gamond. Bruxelles : Maison CFC-Éditions, avr. 2022, p. 339

²Frédéric Dambreville, op. cit., pp. 340-341

³Frédéric Dambreville, op. cit., p. 341

⁴Frédéric Dambreville, op. cit., p. 340

4 La rafle

¹[...] après cette période des rafles qui avait suivi celle des convocations, c'était celle des traques [...] Il fallait remplir les trains. C'était le but, l'impératif industriel primordial.

²Le 20 mai 1943, l'action des nazis cibra un couvent de l'avenue Clémenceau, à Anderlecht, où des fillettes juives avaient été cachées par le Comité de Défense des Juifs [...] À l'issue de la perquisition, le commando octroya un délai à la Mère supérieure pour qu'elle puisse préparer les enfants [...] Mais avant l'expiration de ce délai, la résistance juive « enleva » les enfants pour les mettre en lieu sûr. La perquisition menée vingt jours plus tard à l'Institut Gatti de Gamond, à Woluwe-Saint-Pierre, fut peut-être une sorte de représailles de la part des agents de Fritz Erdmann, qui s'étaient vu berner.

³[...] pour le XXI^e convoi, celui des enfants disparus de Gatti de Gamond [...], la caserne Dossin se remplissant lentement depuis le mois d'avril jusqu'à fin juillet. Il ne s'agissait plus de rafler au hasard, les Juifs avaient quitté leurs adresses : on analysait les registres des communes, on sillonnait les rues des quartiers périphériques méthodiquement, et dénonciation ou pas, on en vint à repérer le 10 rue André Fauchille.

⁴Une grande grille noire fermait alors l'accès sur rue que les nazis ont dû forcer pour entrer le 12 juin 1943 à l'aube, à moins qu'ils n'aient tout simplement sonné et qu'une gardienne apeurée ne leur ait ouvert avant qu'ils ne l'embarquent

immédiatement (Jude? Raus, schnell) sans que personne n'y prenne garde.

Il faut savoir qu'aucune « liste » n'a jamais été établie pour cette rafle. Seule Odile Ovar, la directrice, était tout à fait au courant de l'hébergement des enfants et adultes juifs, de la présence aussi de résistants. On constate qu'on ne connut jamais vraiment le nombre des personnes arrêtées le 12 juin 1943 (vraisemblablement (environ) 23 personnes arrêtées), il règne et régnera sans doute une part d'incertitude permanente sur les faits et, sans renoncer à les décrire et les analyser, il ne faut pas ignorer ou manquer de signaler ce point, car c'est le fait même de ces événements d'une brutalité extrême, auxquels malheureusement personne ne s'attendait. Il n'en reste que peu de traces, il y eut peu de témoins directs qui survécurent, ils étaient souvent très jeunes et il faut mettre en parallèle tous ces éléments ou témoignages pour réussir à comprendre ou approcher la réalité historique.



¹Frédéric Dambreville, Les Disparus de Gatti de Gamond. Bruxelles : Maison CFC-Éditions, avr. 2022, p. 81

²Frédéric Dambreville, op. cit., pp. 38-39

³Frédéric Dambreville, op. cit., pp. 81-82

⁴Frédéric Dambreville, op. cit., p. 58

Les enfants arrêtés



Rachel Tomar



Boris Gurman



Anna et Emma Patron



Isidor et Régine Kossower



Marcel Hirschberg



Marcel Wiznia



Bernard Lipstadt



Chaim Erlbaum



Charles Skalka



Hélène Gancarska



Freddy et Margareta Löwenstein

Les enfants ayant échappés à la rafle



Mireille et Fredda Rapoport



Marc Vaincel



Greta Katz



Maurice Melviev



Charles Raczimora

Les adultes arrêtés



Odile Henri-Ovar



Fajga Warman



Famille Pinkus et Löwenstein

6 Les portraits

Habitant le rez-de-chaussée de l'ancien pensionnat Gatti de Gamond transformé en immeuble d'habitations dans les années cinquante, j'ai découvert par hasard ce drame en voulant déchiffrer une inscription gravée sur la pierre de la cheminée de la pièce principale, il y a de ça une dizaine d'années.

Après avoir constaté qu'on possédait relativement peu de données précises sur le sujet (Y eut-il ou non dénonciation ? La rafle a-t-elle été provoquée par le fait que des résistants trouvèrent refuge à cette adresse ou uniquement parce qu'on y hébergeait des Juifs ? Combien d'enfants et d'adultes *exactement* ont-ils été raflés ou déportés ? Qui étaient-ils, d'où venaient-ils ? Etc.), j'ai entamé des recherches pour comprendre ce qui s'était vraiment passé, puis tenter de retrouver l'identité des disparus.

Reconstituer l'histoire de chacun, et peut-être redonner vie ou un visage à ceux que l'on a voulu anéantir parce qu'ils étaient « porteurs d'avenir », est l'objet de ce livre écrit en mémoire des personnes arrêtées le 12 juin 1943 et déportées « vers une destination inconnue ». S'appuyant sur des témoignages, mais aussi des archives relatives aux victimes de la guerre ou issues des dossiers de la « Police des Étrangers », il s'efforce de restituer le chemin qui m'a conduit jusqu'à elles.

[...] Grâce à ces dossiers, on refait ou reconstitue peu à peu leur itinéraire, parfois grâce à un témoignage d'un membre de leur famille retrouvé inespérément, qui

a survécu et nous donne des éléments de vie, c'est-à-dire des souvenirs, très précieux, voire même des photographies, que l'on recueille avec respect et reconnaissance. On rétablit des portraits. Alors ces simples « disparus », « présumés décédés en un lieu inconnu » comme on lit souvent en néerlandais dans leurs dossiers du Ministère de la Justice, reprennent vie, sinon une consistance, une authenticité. Nous devenant peu à peu des familiers (ne serait-ce que parce qu'ils ne sont plus seuls, mais s'inscrivent maintenant dans un tissu familial reconstitué), ils reprennent une stature de personnages (eux aussi) non pas isolés mais désormais caractérisés et appartenant à une communauté dont on n'ignore ni l'existence ni le destin.

4.1 Siège de la Gestapo

¹Les tractions, venues du pensionnat, déposaient leurs victimes directement dans la cour de l'immeuble, devant l'entrée des caves. Et l'on venait les rechercher en camion au même endroit, comme dans les hangars de livraison, dos tourné vers les portes : on enfournait directement la marchandise, et relevait le hayon.

Les Allemands commençaient les interrogatoires dans les bureaux. Puis il semble qu'ils les continuaient là où sont les cachots, les cris de terreur des suppliciés mettant en condition les Juifs ou résistants enfermés.

²[Bernard Lipstadt:]

- C'était des tractions avant
- Oui. Et combien il y avait de voitures le soir de la rafle. Deux ? Il fait un effort pour se souvenir si c'était les mêmes qui se retrouvèrent avec lui dans les caves de la Gestapo. Des caves ? Il précisa : des cachots.

« C'étaient des maisons de maître. De belles maisons de maîtres. Qui le sont toujours du reste. C'est encore des caves à vin probablement. Et alors là... Il y a eu ces hurlements. Le gars qui était couché... On l'entendait crier. Hurler. Oui. Le type était tabassé. Ils le tabassaient. D'ailleurs, ils l'ont jeté. Deux grands gailards. Ils l'ont jeté. Et moi je n'étais pas très loin de la porte, alors les adultes m'ont pris avec un ou deux autres enfants pour me protéger...

Mais j'ai quand même vu sa chemise relevée sur son cou, son pantalon baissé

jusqu'au ras des fesses et des stries... avec du sang. C'était une image épouvantable.

- C'était la nuit où vous étiez avenue Louise ?

- Non, non, c'était - oui - la nuit. C'était au matin. Fin de la matinée. Plus ou moins fin de la matinée. Car j'ai dû arriver à la Gestapo vers sept, huit heures. Il me semble, car moi-même j'ai été réveillé vers les sept heures, vers les cinq heures. Ils étaient déjà là [...]

³« Vous vous souvenez de l'interrogatoire avenue Louise ? On vous enregistre.

On vous pose des questions...

- Ah, oui, oui, on me demande le nom, le prénom, les parents, c'était ça. Ils ne demandaient plus si on était juifs puisque on l'avait déjà reconnu. Où on est né, etc. Et c'est peut-être là que j'ai employé le nom de Winnik. C'est possible. »

¹Frédéric Dambreville, Les Disparus de Gatti de Gamond : Bruxelles : Maison CFC-Éditions, avr. 2022, p. 331

²Frédéric Dambreville, op. cit., pp. 304-305

³Frédéric Dambreville, op. cit., p. 331

4.2 La Caserne Dossin

¹Sur l'image célèbre de la cour de la caserne, aujourd'hui méconnaissable, on voit ces camions de déménagement stationnant l'un derrière l'autre au beau milieu où sont répartis en vrac les gens et leurs valises, de part et d'autre des camions, les bagages se trouvant répandus sur toute la surface, tels des cadavres abattus. Les nouveaux détenus forment une file, depuis le camion le plus éloigné jusqu'au plus rapproché, où un groupe d'hommes semble converser avec le chauffeur. L'un porte un brassard autour du bras et semble relativement jeune si on regarde l'image de près. On se demande où vont ces gens, qui ils sont, qu'est-ce qu'on leur a dit, que leur a-t-on crié, ordonné (en allemand) pour qu'ils se rendent incessamment au « secrétariat », qui se trouvait précisément sur le côté gauche des bâtiments, quand on regarde la photo. D'autres sont rassemblées, à divers endroits, qu'on ne saurait identifier, mais qui sont probablement des personnes arrêtées, peut-être déjà triées et, en dehors de celles qui attendent près de l'accueil ou s'apprêtent à le rejoindre en longeant les camions, on aperçoit des hommes mieux habillés, en costumes et chapeaux, qui semblent se concerter dans un coin, les bras dans le dos ou les mains dans les poches, faisant cercle, comme s'ils ne faisaient pas partie des prisonniers. Je les imagine appartenir à la Sipo-SD, comme Weidmann qui accompagnait parfois ses victimes jusqu'à bon port, avec la satisfaction du travail accompli. Si l'on fait un agrandissement de l'image, on voit un grand chien noir allongé auprès d'eux et, comme cette

photo est ancienne, on peut penser que c'est celui du commandant Schmitt. Au premier plan, on voit comme un groupe de « réceptionnistes » constitué peut-être de gardes ou du personnel du camp, comme s'il y avait un « événement ». Une fournée vient d'arriver; on dirait qu'il y a eu une explosion en plein milieu d'une nasse, et que tous les poissons sont éparpillés...

²Il faut savoir que les prisonniers arrivant à Malines recevaient un numéro de camp lorsqu'on n'était pas sûr de leur identité, donc de leur « religion », voire de leur nationalité. On les rangeait par catégories, nous dit Maxime Steinberg, dès l'accueil, des lettres signalant le statut: les T (transportables), les E (en attente de décision), les Z (cas douteux – Zweifelhaft), etc. Ici c'est le E 613 pour dire In Entscheidung (littéralement: « en décision », mais on pourrait traduire par: en « instruction », puisqu'ils étaient soumis à une enquête, donc en attente de verdict) ou In Erwartung (en attente), Bernard parlant de numéro d'attente.



¹Frédéric Dambreville, Les Disparus de Gatti de Gamond. Bruxelles: Maison CFC-Éditions, avr. 2022, pp. 323-324

²Frédéric Dambreville, op. cit., p. 288

5 Une histoire européenne

[...] ¹Ici aussi, dix ans plus tard, les enfants portent des tabliers d'écoliers un peu justes, et on voit une petite fille en manteau également trop court porter une sorte de natte tressée en couronne sur le dessus de la tête, presque « à la russe » dirait-on, ce qui pourrait très bien être son cas. Car d'où viennent-ils ces petits enfants, probablement nés à Bruxelles, mais certainement issus de familles venues de Pologne, de l'Empire russe, comme on l'appelait, de l'Europe centrale, de l'« Est ». [...]

Chassés de leur pays d'origine dès le début du XXe siècle, traqués sans cesse à travers toute l'Europe, ils arrivent dans nos régions, avec l'espoir de pouvoir enfin vivre.

Certains changent de nom. ²Avant de venir en Belgique, les Melvies [par exemple] s'appelaient MECHLEWICZ.

³Le nom n'était-il pas si important chez les Juifs, voués à errer de pays en pays, de langue en langue, les enfants s'entendant parler dans l'une à la maison, dans l'autre à l'école, s'ils n'en écrivaient pas encore une troisième à l'époque, s'habituant peut-être à se voir appeler différemment dehors ou « dedans »? Ses parents [de Rachel] ont pris soin de lui donner deux prénoms à sa naissance, soin inutile face à la barbarie nazie qui, dans un simple cou, une simple nuque, voyait toute une race à détruire.

Le nom, peut-être, n'est-il pas d'une importance capitale chez les Juifs, qui

s'adaptent au pays qui les accueille (en les rejetant), où ils émigrent, tentant, faute de s'y enraciner, au moins d'y survivre, le temps peut-être de gagner suffisamment d'argent pour partir ailleurs, aux États-Unis par exemple (ou à Cuba, en Amérique du Sud pour parler des rescapés), puisqu'à l'époque, des rabatteurs de compagnie sillonnaient l'Europe centrale pour trouver des émigrants (donc des clients) pour remplir les bateaux, jusqu'à ce qu'on interdise aux Juifs d'émigrer, quand on en jugea ainsi; très tôt.

Tout cela s'avéra pour de nombreux Juifs inutile puisque, partis de l'Est, de Pologne, ils y retourneront pour se faire assassiner.

¹Frédéric Dambreville, Les Disparus de Gatti de Gamond. Bruxelles: Maison CFC-Éditions, avr. 2022, p. 119

²Frédéric Dambreville, op. cit.; p. 673

³Frédéric Dambreville, op. cit.; p. 454